

ANDRÉ GOUNELLE

DIEU

ENCORE ET TOUJOURS

VD

VAN DIEREN ÉDITEUR, PARIS 2019 • COLLECTION « DÉBATS »

Ce livre a été édité avec le soutien de
La Réforme progressive, Genève

© 2019. André Gounelle/Van Dieren Éditeur, Paris

Droits réservés pour tous pays. Toute reproduction ou traduction sans autorisation écrite préalable de l'éditeur de tout ou partie de ce texte par quelque moyen que ce soit est illicite et pourra faire l'objet de poursuites.

SOMMAIRE

- Avant-propos* : Encore et toujours p. 7
- Chapitre 1. TROIS PARABOLES* p. 11
- Le jardinier invisible p. 11
 - L'enfant malvoyant p. 14
 - Les voyageurs p. 17
- Chapitre 2. DIEU ET IDÉAL* p. 23
- Situer le débat p. 23
 - Dieu vivant p. 25
 - Critique de la critique p. 27
 - Idéalisme philosophique et foi religieuse p. 29
- Chapitre 3. MONOTHÉISME* p. 35
- Le vocabulaire p. 35
 - Le procès du monothéisme p. 38
 - La dualité du monothéisme biblique p. 41
- Chapitre 4. TRINITÉ* p. 49
- De quoi s'agit-il? p. 51
 - Le droit de réinterpréter p. 53
 - Interrogation critique p. 55
 - Du positif quand même p. 56
- Chapitre 5. PÈRE ÉTERNEL* p. 61
- Nominations divines p. 61
 - Que veut dire « père »? p. 64
 - Quelle éternité? p. 69
- Chapitre 6. PROVIDENCE* p. 75
- Providence et malheur p. 75
 - Les deux sens de « providence »
 - L'« objection majeure »
 - Gouvernance du monde p. 80
 - Une monarchie absolue
 - Un monde autonome
 - Une entreprise en cours
- Chapitre 7. DIEU, CONFESION DE FOI* p. 89
- Dieu sans conclusion p. 90
 - Dieu relationnel p. 92
 - Dieu terrible p. 96
 - Dieu, une invention? p. 100

ENCORE ET TOUJOURS

Pour moi, Dieu est avant tout une présence. Cette présence m'accompagne, m'habite et m'anime ; elle me bouscule et m'apaise ; elle m'apporte en même temps réconfort et exigence. Je la sens avec plus ou moins d'intensité selon les temps. À certains moments, elle a une grande force, à d'autres elle semble s'éclipser presque jusqu'à s'évanouir, mais, en fin de compte, elle demeure, persistante et insistante, discrète et tenace. Comme toute expérience, cette présence sollicite la pensée ; elle demande à être cernée, analysée, scrutée, évaluée et comprise aussi rigoureusement que possible. Dieu est donc aussi pour moi objet de travail et de réflexion (fides quaerens intellectum, écrivait au ^x^e siècle Anselme de Cantorbéry dans le Prosligion), et cette réflexion vient nourrir, enrichir, parfois modifier l'expérience qui l'a suscitée.

L'évêque anglican John Robinson (1919-1983), dont on a beaucoup parlé dans les années 1960, a écrit qu'il n'était pas un « chercheur », mais un « explorateur » de Dieu. Je me reconnais assez bien dans cette distinction. Dieu s'est imposé et continue à s'imposer à moi. Il en est ainsi, je n'y puis rien. Je n'y vois ni une supériorité qui me conférerait une quelconque autorité, ni un défaut qui rendrait suspecte ma réflexion. Par contre, si je ne suis pas en quête de Dieu, j'éprouve le besoin d'une compréhension ou d'une intelligence de Dieu. À la différence de beaucoup de ceux qui affirment ou nient son existence, je ne prétends pas savoir qui il est ou ce qu'il est. Sa présence ne me le rend pas moins mystérieux ou énigmatique ; je m'efforce de l'« explorer », tel un géographe en voyage dans une terra incognita qu'il n'a pas à chercher (elle est là), mais à parcourir et à cartographier.

Plusieurs livres ont jalonné mon exploration : Après la mort de Dieu (1974, réédition avec postface, Paris, Van Dieren, 1999) ; Le Dynamisme créateur de Dieu (1980, réédition revue, corrigée et complétée, Paris, Van Dieren, 2000) ; Parler de Dieu (1998, réédition augmentée et corrigée, Paris, Van Dieren, 2004). J'y ai exprimé des idées et des convictions que les années n'ont pas érodées ni beaucoup transformées. Elles restent vives et je les porte en moi aujourd'hui tout autant et avec à peu près les mêmes

formulations et argumentations que naguère. Je ne considère nullement qu'elles correspondraient à des étapes de ma réflexion que des cheminements ultérieurs m'auraient amené à dépasser. Pourtant aucun des ouvrages que je viens de citer ne me satisfait et il en était déjà ainsi quand je les ai fait paraître; aussi ai-je éprouvé le besoin de les modifier peu ou prou tous les trois quand Patrick van Dieren a entrepris de les rééditer. Et j'ai conscience qu'il faudrait à nouveau et sans cesse les reprendre, les retoucher, les améliorer, les compléter dans un processus toujours inachevé.

Même si elle a un côté frustrant, cette insatisfaction me paraît normale et heureuse. S'il en allait autrement, si ce que j'ai écrit (ou ce que d'autres ont écrit) me paraissait suffisant, la notion de Dieu, même soigneusement, intelligemment et respectueusement élaborée, aurait capturé et étouffé sa présence; j'aurais remplacé le vivant par un concept, une image ou une idole qui l'enfermerait et le déformerait. Il me faut penser et dire Dieu parce que j'éprouve sa présence; mais précisément parce qu'il s'agit d'abord d'une présence et non seulement d'un objet d'étude, je n'arriverai et personne ne parviendra jamais à le penser jusqu'au bout ni à en dire quelque chose qui soit pleinement adéquat. Il subsiste « nécessairement en lui quelque chose d'irréductiblement et de logiquement inexplicable », écrit le théologien et philosophe Ernst Troeltsch (1865-1923).

Dieu n'est pas un dossier qu'on puisse fermer un jour parce qu'on en aurait fait le tour. Après la publication de Parler de Dieu, j'ai continué à travailler, à réfléchir et à écrire. J'ai lu, j'ai écouté des conférences et des prédications, j'ai participé à des discussions, j'ai aussi rédigé de petits articles à diverses occasions. Tout cela se cristallise dans le présent ouvrage. J'y ai évité autant que possible de répéter ce que j'ai écrit ailleurs (tout en renvoyant parfois à mes publications antérieures) ; je ne reviens pas (ou ne reviens que peu) sur certains points importants qui me sont chers : ainsi celui de la puissance de Dieu, qui n'est ni toute-puissance ni impuissance (voir mon article « Quelle puissance ? » dans Laval théologique et philosophique, 2006) ; ou celui de la création qui renvoie à une relation permanente et non à une origine (voir le chapitre sur la création dans mon livre Penser la foi) ; ou celui du Christ, non pas Dieu mais théophore, c'est-à-dire porteur de la parole, de l'action et de la présence divines (voir mon livre Parler du Christ) ; ou la critique de la conception théiste de Dieu et la recherche, sur les traces de Paul Tillich (1886-1965) et des théologiens du Process, d'une autre conceptualité plus adaptée (mais loin d'être parfaite) pour le penser ; etc. J'en ai parlé ailleurs et je n'entends pas ici récapituler mes écrits précédents, mais les préciser et

Chapitre 1

TROIS PARABOLES

Comment connaît-on Dieu ? À partir de quoi en parler et sur quoi se fonde ce que nous en disons ? Pour réfléchir à cette question, dans divers écrits et dans mes cours, j'ai souvent utilisé trois petites histoires, sortes de paraboles contemporaines qui illustrent trois réponses qui ont été proposées à cette interrogation. Je les reprends et les commente dans ce premier chapitre, et j'y reviendrai à plusieurs reprises dans le cheminement de ce livre.

Ces trois paraboles nous viennent de Grande-Bretagne. Elles ont été écrites entre 1960 et 1980, à un moment où se déroulent, dans le monde intellectuel anglo-saxon, de grands débats philosophiques sur la nature et le fonctionnement du langage. Au cours des discussions est examiné le cas du discours théologique ou religieux. Certains soutiennent qu'il n'a aucun sens, aucun contenu ni aucun effet. Quand on parle de Dieu, affirment-ils, on ne dit et on ne fait rien. Pour illustrer cette thèse, Anthony Flew (1923-2010) a écrit la première des trois paraboles que j'ai retenues, celle qui s'intitule « Le jardinier invisible ». J'ignore quels sont les auteurs des deux autres paraboles, celle de « l'enfant malvoyant » et celle des « voyageurs » ; elles ont été rédigées pour répondre à la première en présentant des contre-modèles. On peut les qualifier de « paraboles croyantes », la première étant « athée » ou plutôt « agnostique ». Dans les trois cas, la démarche est la même : le recours à une analogie pour montrer comment fonctionne le discours sur Dieu et pour déterminer le type de validité auquel il peut prétendre.

LE JARDINIER INVISIBLE

Un jour, deux explorateurs arrivent dans une clairière, au beau milieu de la forêt vierge. Cette clairière est très belle : quantité de fleurs et de mauvaises herbes y poussent. L'un des explorateurs affirme : « Il doit nécessairement y avoir un

jardinier qui entretient cette clairière ». L'autre explorateur n'est pas d'accord : « Il n'y a aucun jardinier ».

Pour voir qui a raison, ils se mettent à surveiller attentivement la clairière. Ils y plantent leur tente, organisent un tour de garde, mais ils ne voient jamais personne. Le premier explorateur déclare alors : « Il s'agit certainement d'un jardinier invisible ».

Ils décident alors de dresser une clôture en fil de fer barbelé ; ils l'électrifient ; ils font venir des chiens de garde qui patrouillent jour et nuit. Il ne se passe toujours rien. Aucun cri ne permet de penser qu'un quelconque intrus a reçu une décharge électrique. Aucun mouvement du fil ne trahit un grimpeur invisible. Les chiens ne donnent jamais l'alarme.

L'explorateur croyant n'est pourtant pas convaincu. « Il doit y avoir, dit-il, un jardinier invisible, intangible, insensible aux décharges électriques, imperceptible et parfaitement silencieux, qui veille secrètement sur le jardin qu'il aime ».

Du coup, l'explorateur sceptique perd patience : « Que reste-t-il de ta première affirmation ? En quoi celui que tu appelles un jardinier invisible, intangible, éternellement insaisissable se distingue-t-il d'un jardinier imaginaire, ou même de pas de jardinier du tout ? »

Cette première parabole appelle trois remarques.

1. D'abord, elle assimile la foi à une opinion ou à une croyance qu'il s'agit de vérifier ou d'infirmer : y a-t-il ou non quelqu'un qui s'occupe de la belle clairière et qui l'entretient ? Le croyant pense que le monde ne peut pas se comprendre autrement que par l'action d'un être suprême et mystérieux (autrement dit quelqu'un qui correspond à l'image habituelle de Dieu dans notre culture). Affirmer l'existence du jardinier invisible revient à proposer une théorie explicative que l'autre explorateur va contester.

Pour reprendre une distinction classique (elle se rencontre déjà chez Calvin, dans la première édition de *l'Institution de la religion chrétienne*, parue en 1536), « croire » équivaut ici à « croire que Dieu existe » et non pas à « croire en Dieu ». « Croire que Dieu existe » veut dire estimer que les êtres et les choses impliquent une réalité objective qui est leur origine et qui les explique (de même, comme l'écrit Voltaire en 1772, qu'une horloge implique un horloger). « Croire en Dieu » signifie vivre en relation avec Dieu et en fonction de Dieu, avoir un lien existentiel avec lui. La foi, pour un chrétien, n'est pas une

Chapitre 2

DIEU ET IDÉAL

J'ai un ami, franc-maçon et athée, dont j'admire l'ouverture d'esprit, le sens aigu des valeurs à honorer et les engagements humanitaires concrets (bien supérieurs aux miens). Nous sommes d'accord sur bien des points. Quand nous discutons, il m'arrive de me demander : « Qu'est-ce qui nous distingue exactement ? N'essaie-t-il pas de dire dans un langage laïque cela même que je tente d'exprimer dans un vocabulaire religieux ? » Nos rencontres m'ont amené à reprendre à mon compte et à faire mienne l'interrogation de l'explorateur incroyant à la fin de la parabole du jardinier invisible. On pourrait également formuler ainsi la question : Dieu apporte-t-il quelque chose de spécifique qu'on ne trouve pas dans un idéalisme humaniste ?

Cette question, on s'en doute, n'est pas nouvelle. Je propose ici d'y réfléchir à partir d'un échange qui a eu lieu en 1903 entre Ferdinand Buisson (1841-1932) et Charles Wagner (1852-1918). Leurs textes ont été publiés à l'époque dans un petit livre intitulé *Libre pensée et protestantisme libéral*.

SITUER LE DÉBAT

Ferdinand Buisson est alors un personnage considérable. Agrégé de philosophie, il obtient un doctorat ès lettres en 1891 avec une thèse remarquable sur Sébastien Castellion (1515-1563), un protestant adversaire de Calvin, en qui il voit un précurseur du protestantisme libéral. Collaborateur de Jules Ferry, il dirige pendant dix-sept ans l'enseignement primaire et contribue à mettre en place l'école républicaine et laïque. Il est l'un des fondateurs de la Ligue des Droits de l'Homme. En 1902, élu député de la Seine, il préside la commission parlementaire qui prépare la séparation des Églises et de l'État. En 1927, il reçoit le prix Nobel de la paix pour son engagement en vue d'une réconciliation franco-allemande. Sa rigueur de pensée et son exigence morale sont

largement reconnues. Tout en s'affirmant protestant libéral, il se rapproche de plus en plus des libres penseurs et va jusqu'à présider une de leurs associations de tendance spiritualiste. Cette évolution embarrasse et inquiète ses amis protestants libéraux : comment peut-on à la fois se prétendre foncièrement attaché au christianisme et se sentir « à l'aise dans une assemblée de libres penseurs » ? N'y a-t-il pas inconséquence ou contradiction ? Son cas ne donne-t-il pas raison aux catholiques et aux protestants orthodoxes qui accusent le libéralisme religieux de conduire à l'athéisme ? À l'intention de ceux qui s'interrogent, Buisson écrit quatre lettres (dont le journal *Le Protestant* assure la parution) pour s'expliquer et aussi pour les inviter à suivre le même parcours que lui.

Les protestants libéraux demandent à l'un des leurs, le pasteur Charles Wagner, de réagir, ce qu'il fait en rédigeant quatre réponses que *Le Protestant* publie groupées à la suite de celles de Buisson. Wagner est un pasteur éminent, à la pensée et à la spiritualité originales, très connu et très apprécié. Originaire d'Alsace-Lorraine, il devient en 1882 le pasteur des protestants libéraux de Paris. Il y fonde la paroisse dite du « Foyer de l'Âme », près de la Bastille. Ses conférences attirent des foules, ses livres ont beaucoup de succès et sont constamment réédités, ses cultes sont largement suivis. Son rayonnement dépasse de beaucoup les frontières du protestantisme français. En 1904, le président Theodore Roosevelt l'invite à faire une tournée de conférences aux États-Unis. Juste avant sa mort, on l'avait présenté pour l'Académie française ; un article nécrologique, paru dans un petit journal protestant, écrit avec une cocasserie involontaire : « son décès l'a empêché de prendre place parmi les immortels » !

Les deux hommes se connaissent ; ils ont noué des liens personnels ; ils éprouvent du respect et de l'estime l'un pour l'autre. Wagner, à la demande de Buisson, a rédigé des textes pour les manuels scolaires de morale laïque. Il a béni, en 1894, le mariage de la fille de Buisson. Par la suite, ils participeront tous les deux à l'Union des libres penseurs et des libres croyants, qui organisera des conférences et des débats de bon niveau. Ils ne sont pas des adversaires qui polémiquent, mais des amis qui réfléchissent ensemble sur leurs accords et leurs divergences.

En 1903, les relations entre catholiques et républicains sont particulièrement tendues en France. Émile Combes (1835-1921), figure

Chapitre 3

MONOTHÉISME

Les trois paraboles du premier chapitre ne prennent à aucun moment en considération la possibilité de *plusieurs* jardiniers invisibles, de *plusieurs* soleils au dehors de la chambre obscure ou de *plusieurs* cités au bout de la route. Au cours de leur échange, Buisson et Wagner n'envisagent jamais l'éventualité d'une *multiplicité* de valeurs, de vérités ou de principes ultimes : ils se réfèrent à un Dieu unique (que Buisson démythologise en un seul idéal éthique) ; ou on l'affirme ou on le nie, pas d'autre option (*tertium non datur*). L'hypothèse d'un polythéisme n'entre pas dans le champ de la discussion et le monothéisme semble aller de soi. De fait, aujourd'hui on ne rencontre, en tout cas en Occident, aucune alternative polythéiste sérieuse. Cette situation ne dispense cependant pas de s'interroger sur le monothéisme en tant que conception de la divinité, sur sa validité, ses avantages et ses inconvénients.

LE VOCABULAIRE

Si on excepte un texte d'Eschyle, où il s'applique à un sanctuaire où cohabitent plusieurs dieux, le mot « polythéisme » a été, semble-t-il, introduit par un auteur juif du 1^{er} siècle de notre ère, Philon d'Alexandrie, qui l'utilise péjorativement et polémiquement. Le terme « monothéisme » apparaît beaucoup plus tard. Il aurait été forgé par un philosophe anglais Henry More (1614-1687), qui lui donne un sens différent de celui qu'il a pris ensuite. Ces deux termes relèvent du langage technique des spécialistes. Des historiens des idées et des croyances s'en servent pour classer religions et philosophies à partir du nombre de dieux qu'elles reconnaissent. Par contre, sauf rares et modernes exceptions, les textes et les fidèles des divers cultes ne se disent pas polythéistes ou monothéistes ; ces termes sont utilisés par ceux qui les étudient et parlent d'eux de l'extérieur.

Chapitre 4

TRINITÉ

Ce chapitre m'embarrasse et je me le serais volontiers épargné.

Quand j'exprime mes objections, mes réticences et mes réserves vis-à-vis de la trinité, la plupart du temps je me heurte à des réactions étonnées (« il dit n'importe quoi »), apitoyées (« il n'a vraiment pas compris ») ou indignées (« il ne respecte rien »). Du coup, je préfère éviter d'en parler. De mon côté, quand j'écoute ou lis des discours trinitaires, j'ai l'impression d'entrer dans des marécages de sottises et de sophismes, d'équivoques et de malentendus, d'élucubrations et de divagations avec, tout de même et heureusement, çà et là, quelques îlots de réflexions solides et d'aperçus pénétrants. Formulée comme je viens de le faire, je m'en rends bien compte, cette impression est excessive et comporte une part d'injustice. Elle n'en demeure pas moins vive et elle ne m'incite guère à aller voir de plus près.

J'avais initialement l'intention de ne pas m'encombrer de ce que je ressens comme un fatras et de passer directement du chapitre sur le « monothéisme » à celui sur « Dieu père éternel », un enchaînement qui me paraissait tout naturel. Trois raisons m'en ont cependant empêché.

D'abord, une double impossibilité. Impossible de ne pas m'interroger sur les attitudes de mes interlocuteurs. Comment les expliquer et sur quoi se fondent-elles? Comment ne pas chercher à les comprendre? Tout aussi impossible de m'en tenir à mes humeurs et impressions, si fortes soient-elles; ce ne serait pas sérieux et je me dois de les évaluer. Comment ne pas entreprendre une réflexion qui les confirme, les infirme ou les mitige? Ce chapitre, nous le verrons, va tenter de les préciser, et du même coup il les modulera, les atténuera et les nuancera sans pour cela les détruire ou les disqualifier.

Ensuite, il serait présomptueux et désinvolte d'écarter d'un revers de manche une doctrine aussi répandue dans le monde chrétien. Notons cependant que contrairement à ce qu'on affirme souvent,

Chapitre 5

PÈRE ÉTERNEL

En 1561, la reine Catherine de Médicis convoqua à Poissy un « colloque », réunissant des théologiens catholiques et protestants. Elle espérait qu'ils parviendraient à un accord et mettraient ainsi fin aux affrontements qui commençaient à ensanglanter la France ; de fait, malgré un bref et mince rapprochement, le colloque n'aboutit ni à une paix ni même à une trêve. Théodore de Bèze, alors professeur de théologie à l'Académie de Genève, conduisait la délégation protestante. Il y lut une déclaration (une « invocation », dit-il) rédigée par ou avec Calvin qui commençait ainsi : « Seigneur Dieu, Père éternel ». Durant ma jeunesse, j'ai entendu chaque dimanche au cours du culte cette « invocation » (elle servait de « confession du péché ») ; elle s'est gravée dans ma mémoire et elle m'a inspiré le titre de ce chapitre. L'expression « Père éternel » ne lui appartient cependant pas en propre ; elle se rencontre dans de nombreux autres contextes, mais assez rarement dans la Bible où je l'ai repérée une seule fois en Ésaïe 9,5, un texte très connu, souvent lu à Noël, qui annonce la venue d'un enfant messianique.

Quand les chrétiens s'adressent à Dieu en le nommant « Père éternel », que signifie pour eux cette appellation (cette « invocation ») et, plus précisément, que dit-elle de Dieu ? Je vais tenter de répondre en trois étapes, la première sur les nominations divines, la deuxième sur « père » et la troisième sur « éternel ».

NOMINATIONS DIVINES

Dans la plupart des langues de l'Antiquité, on dispose de plusieurs termes pour parler des dieux. Ils se répartissent en trois grandes catégories.

La première concerne la totalité des êtres dont on considère quelque part, dans un peuple quelconque, qu'ils dépassent les humains. Ils forment un « ensemble » qu'on désigne par un

Chapitre 6

PROVIDENCE

La notion de providence tient une place importante dans la piété, la prédication et la théologie chrétiennes. Pourtant, lorsqu'on parcourt la Bible, on fait une constatation étonnante : le mot « providence » ne s'y rencontre nulle part (il se trouve cependant dans le livre de la Sagesse, un écrit apocryphe datant probablement du 1^{er} siècle de notre ère). Ce terme ne vient ni de l'Ancien ni du Nouveau Testament. La théologie et la prédication chrétiennes, qui l'utilisent abondamment, l'ont emprunté à la philosophie grecque. On a là un exemple de cette « hellénisation », opérée dès les débuts du christianisme, que déplore Harnack, et dont j'ai dit au chapitre 4 qu'elle me semblait, bien que dangereuse, légitime et nécessaire. Cependant, comme dans le cas de termes tels que « substance » et « personne » dans la formulation conciliaire de la trinité, s'il a repris le mot, le christianisme en a modifié le sens et lui a fait dire autre chose que la philosophie grecque.

PROVIDENCE ET MALHEUR

LES DEUX SENS DE « PROVIDENCE »

Le mot « providence » appartient initialement au vocabulaire du stoïcisme. La plupart des philosophes de cette école pensent qu'une nécessité universelle et contraignante modèle, dirige, détermine le monde dans ses plus petits détails. Selon eux, ce qui arrive et existe ne vient jamais du hasard ni ne résulte d'une décision des êtres humains. Ils estiment qu'une puissance surnaturelle, le « destin » qu'on nomme en grec *moira* et en latin *fatum*, décide des choses et des événements. Tout est joué d'avance (le *pro* qu'on rencontre dans le grec *pronoia* et dans le latin *providentia*, qui le traduit, souligne ce « d'avance »). Rien n'a le pouvoir de modifier le cours de la destinée et nul n'a assez de force ou de ruse pour le détourner ou le renverser : ce qui doit arriver arrivera de toute

Chapitre 7

DIEU, CONFESSION DE FOI

En protestantisme, on appelle « confessions de foi » (on dit aussi « déclarations de foi ») des textes ecclésiastiques qui énoncent les doctrines que l'on tient pour fondamentales, celles dont on estime qu'elles expriment l'essence ou l'essentiel de la foi chrétienne. Les Églises les formulent pour indiquer ce qu'on y croit, ce qu'on y enseigne et ce qu'on y prêche. Ces « confessions » leur servent à présenter leurs convictions à ceux qui n'en font pas partie et à fixer la norme théologique que leurs membres ont à respecter. Parmi les plus connues, citons pour les luthériens la *Confession d'Augsbourg* (1530), pour les réformés la *Confession de La Rochelle* (1559-1571) et la *Confession helvétique postérieure* (1566). Il y en a, au XVI^e siècle et jusqu'à aujourd'hui, bien d'autres ; celles-ci passent souvent pour exemplaires ; en tout cas, elles ont été fondatrices pour les Églises luthériennes et réformées.

On nomme aussi « confession de foi » des textes beaucoup plus personnels et modestes où quelqu'un déclare ce qu'il pense et croit sur tel ou tel point à une date donnée, en fonction de sa réflexion, de son expérience et de sa situation. C'est en ce second sens que j'ai choisi d'intituler ce chapitre « confession de foi ». Je n'ai nullement l'intention, ce serait insensé et ridicule, de proposer un texte normatif, destiné à s'inscrire dans la durée et à bénéficier d'une reconnaissance ecclésiale. Je n'ai pas cherché non plus à écrire un texte qui définirait l'essence de la foi chrétienne telle que je la comprends ; je l'ai tenté au chapitre 3 de mon livre *Parler du Christ* en insistant sur la relation entre Dieu, Jésus le Christ et l'homme. Je reste ici volontairement partiel et je me limite à dire où j'en suis pour le moment dans mon « exploration » tâtonnante de Dieu.

Je n'aurais sans doute pas employé exactement les mêmes termes il y a vingt ans (je n'aurais cependant pas dit des choses très différentes) ; demain, je m'exprimerai peut-être autrement. Les insistances diffèrent d'un temps à l'autre, sans pour cela se contredire, mais parfois en se corrigeant ou se complétant.

VAN DIEREN ÉDITEUR

EXTRAIT DU CATALOGUE

ANON. *Mao-cosmique.*

Peter L. BERGER *L'Impératif hérétique. Les possibilités actuelles du discours religieux.*

Klauspeter BLASER *Le Christianisme social. Une approche théologique et historique.*

John B. COBB JR.

Thomas pris de doute.

Dieu et le monde.

Dérives pour Guy Debord, sous la direction de Jacob Rogozinski et Michel Vanni.

Des Mots qu'on n'aime pas, sous la direction de Laurent Gagnebin. Préface d'André Gounelle.

Michel DESPLAND *Destinée et salut. Essai de théologie poétique à propos de deux romans de Conrad.*

Évangile et liberté, textes de L. GAGNEBIN, A. GOUNELLE et B. REYMOND. Préface de Jean Baubérot.

Laurent GAGNEBIN

L'Athéisme nous interroge. Beauvoir, Camus, Gide, Sartre.

J'ai peur de la mort. Préface d'André Gounelle.

André GOUNELLE

Après la mort de Dieu Édition nouvelle avec une postface de l'auteur.

Dans la Cité. Réflexions d'un croyant.

Le Dynamisme créateur de Dieu. Essai sur la théologie du Process. Éd. entièrement refondue.

Parler de Dieu. Nouvelle édition revue et augmentée.

Parler du Christ.

Penser la foi. Pour un libéralisme évangélique.

Penser le Dieu vivant. Mélanges offerts à André Gounelle.

GRUPE DE LA RIPONNE

Europes intempêtes.

Gilles Deleuze, peut-être.

Christiaan L. HART NIBBRIG *Voix fantômes. La littérature à portée d'oreille.*

Christian INDERMUHLE *Cristallographie(s). (Montesquieu, Certeau, Deleuze, Foucault, Valéry).*

Jacques JUILLARD *Dieu, une invention ? Ou les divagations du creuseur solitaire.*

Jean-Denis KRAEGE *Espérer contre toute espérance.*

La Liberté religieuse, sous la direction de Valentine Zuber.

George A. LINDBECK *La Nature des doctrines. Religion et théologie à l'âge du postlibéralisme.*

Michael LÖWY *La Lutte des dieux. Christianisme de la libération et politique en Amérique latine.*

Lumières médiévales, sous la direction de Géraldine Roux.

Luis MARTÍNEZ ANDRADE

Écologie et Libération. Critique de la modernité dans la théologie de la libération.

Religion sans rédemption. Contradictions sociales et rêves éveillés en Amérique latine.

Raphaël PICON

Le Christ à la croisée des religions. Christologie et pluralisme dans l'œuvre de John Cobb.

Tous théologiens. Plaidoyer pour une théologie « populaire ».

Arno RENKEN *Babel heureuse. Pour lire la traduction.*

Bernard REYMOND

À la Découverte de Friedrich Schleiermacher.

Ernst Troeltsch et la théologie en modernité.

Robinson Crusoe. Le Ciel vu de mon Île déserte.

Sur la Trace des théologies libérales. Un demi-siècle de rencontres, de lectures et de réflexions.

Friedrich D.E. SCHLEIERMACHER *De la Religion.*

Albert SCHWEITZER

Les Religions mondiales et le christianisme.

Une Pure Volonté de vie. La Religion devant les résultats de la théologie historico-critique et des sciences de la Nature.

Martin STEINRÜCK *La Mise en évidence. La norme moderne à l'épreuve de l'Antiquité grecque.*

Louise THUNIN *Vous êtes la lumière du monde. Lettres à mes amis en prison.*

Ernst TROELTSCH

Le Christianisme, l'histoire et les grandes religions. Conférences britanniques de 1923.

La Philosophie sociale du christianisme. Conférences de 1911 et 1922.

Traité du croire (Glaubenslehre). Cours de dogmatique de 1913.

Mario VEGETTI *Le Couteau et le stylet. Animaux, esclaves, barbares et femmes
aux origines de la rationalité scientifique.*

Charles WAGNER *L'Homme est une espérance de Dieu. Anthologie.*

Bernhard WALDENFELS *Topographie de l'étranger. Études pour une phénoménologie de l'étranger 1.*

VAN DIEREN ÉDITEUR

17, rue Henry-Monnier • 75009 Paris

courriel : info@vandieren.com • web : www.vandieren.com